# Obscure Clarté

« Le Vendredi n'est pas le premier jour de la semaine » (Lao Tseu)

Cette phrase dans la tête, je me suis réveillé juste avant que Maman vienne nous secouer, les draps et moi. J'ai de prime abord remarqué que mes pieds étaient humides. Cette sensation, associée à celle du carrelage froid, m'a quelque peu découragé. L'option « me recoucher » m'a paru très raisonnable puis je me suis rappelé que je ne pouvais tout bonnement pas manquer cette journée.
Mi garçon mi chiffon, je me dirige donc vers mon petit déjeuner. En haut des escaliers, mon nez est interpellé par une affreuse odeur de brûlé : celle des insectes qui s'aventurent trop près de la lampe enchanteresse. Les pauvres, à peine atteignent-ils leur soleil salvateur qu'ils sont rôtis par ce dernier. Au moins eux, ils peuvent le contempler… J'agrippe la rambarde de mes mains moites. Elle paraît si froide ! Tout semble si froid. J'aurais dû mettre mes chaussons... et aussi me recoucher.
Maman m'a préparé, délicate attention, un jus d'ananas extra frais **:** *« Quelle idée, on n'est plus en été ! »* Je m'empresse de mettre à griller une tartine avec le projet d'y étaler une large couche de beurre fondant saupoudrée de petits grains de sel, mais avant je renifle l'odeur du pain roussi. Celle-là, elle est plus agréable.

Dehors, le vent glacé s'infiltre sous ma parka. Son rugissement fait hurler les feuilles mortes et ma chair se hérisse en écoutant le morose concerto… Je maudis la morsure de l'air froid qui agace mes narines mais apprécie la douce caresse du souffle de vapeur d'eau chaude que ma bouche exhale. Le froid dans mes oreilles produit une sensation d'otite mais pour rien au monde je ne mettrais un bonnet. Je préfère être en pleine possession de mon ouïe, ne serait-ce que pour entendre le vrombissement des voitures à proximité.
Je vais au Lycée Verlaine, qui n'est pas un établissement spécialisé. En effet, j'avais insisté dès le collège pour ne plus être mis à l'écart : la ségrégation n'est pas source des meilleures relations sociales...
Ce matin, en passant le portail du bahut, j'avais l'esprit léger et les jambes vagabondes. J'ai laissé Hubert, mon labrador, dans le patio. Souvent des profs le caressent et le nourrissent en sortant de leur salle.
J'ai rejoint Lilian, c'est toujours lui qui me guide vers la bonne salle le matin et évite les collisions. L'après-midi c'est Kevin qui prend le relais. Je les ai rencontrés lors d'une audition d'un des groupes du lycée pour être pris comme bassiste. Lilian est guitariste, Kevin batteur, ce sont de vrais dingues de musique. Par une incroyable coïncidence, nous sommes tous les trois dans la même classe !

En français, Mme Sinelle nous rend nos rédactions. Pour rédiger, je me suis familiarisé avec un clavier en braille. Tout de suite, Ricardo embraye à voix basse :
« Eh, tes bonnes notes, c'est parce que t'es un peu assisté, non ? Les profs vont pas t'assassiner avec des mauvaises notes pour pas t'faire d'la peine mais t'as pas vraiment de mérite, hein Abel ? »
Ricardo... S'il existait un scotch assez épais pour qu'il ferme sa gueule à vie, je crois qu'on se serait tous cotisés pour le lui offrir. N'empêche, il avait quand même réussi à me faire douter. Et alors ? Elias, ses parents l'aident à faire tous ses devoirs, Lucie est super forte en anglais parce qu'elle a les moyens de partir à Londres tous les ans. On fait avec ce qu'on a dans ce monde. Je voudrais bien les « voir » écrire leurs cours en braille et suivre ***One Piece*** en audiodescription…

Durant mes trois heures de cours de l'après-midi, je ne fais qu'écouter d'une oreille distraite et prendre quelques notes audio sans y prêter une sérieuse attention. Celle-ci est entièrement focalisée sur ce qui m'attend à 18 h.
A 16 h 30, après une vague embrouille avec mon AESH, qui veut à tout prix me faire écrire sans faute des équations rébarbatives en braille linéaire horrible, la main de Kevin me guide vers la salle de répète.

Notre concert inaugure la nouvelle salle d'arts plastiques. Nous n'avons qu'une heure pour nous préparer, et ensuite place aux réglages. Les notes s'enchaînent avec une fluidité absolue. Nous nous installons pour l'ajustement des amplis et les tests avec le technicien du son… Tout est presque parfait. Le public se masse autour de la scène. Le brouhaha, empli de voix de profs et d'élèves réjouis, me parvient alors.
Le son s'élève, nappe de brouillard devenant cumulus puis ouragan qui se déchaîne au rythme de nos doigts. Les cœurs explosent en cadence avec la batterie. La guitare fend les nuages et il s'abat une pluie diluvienne de notes de flûte et de piano.
Puis la voix gronde à son tour et notre chant transcende la réalité. Une vibration commune nous unit. Nous sommes le son ! Honnêtement, la musique dans les oreilles, le monde peut bien s'effondrer.
La suite du concert je ne m'en souviens plus car je commence à avoir mal à la tête. Les cris de la foule transpercent mes tympans puis sont distordus et deviennent lointains. Au début j'arrive encore à jouer, ensuite je dois m'arrêter, d'ailleurs je ne suis plus en rythme. Je m'assois sur le bord de la scène et tâte mon front, brûlant. On appelle l'infirmière, mes paupières se closent…

Bien plus tard, j'entends Maman dire : « Pauvre chou, 43° de fièvre, c'est impensable, comme il doit souffrir ! » Ah ça oui, je souffre… Mon front hurle comme le loup plongé dans l'eau bouillante, mes oreilles pulsent si fort qu'elles sont près d'exploser. Mon corps se répand à travers tout le matelas, sans limites perceptibles. J'hallucine et me noie dans ma sueur. Un hélicoptère vrombit autour de moi pour me butiner mais le souffle de ses pales ne m'aère pas. Je sens que je vais mourir mais n'arrive pas à l'envisager concrètement.
Tout à coup le noir se déchire, ou plutôt des sortes de fissures plus claires apparaissent. Je suis complètement éberlué ! Et là, ruisselant à travers les failles, *Elle* s'établit peu à peu. C'est impossible mais… Une couleur, oui, je vois une couleur ! *Elle* fluctue, s'anime et s'étire. Mais laquelle est-ce ? Bleu, Pourpre, Vert…? Comment le savoir ? Peu importe, ce n'est pas **noir**… La mort s'approche mais pour la première fois je vois, enfin. Je contemple l'obscure clarté des lumières aveugles : la lueur miracle issue du plus sombre néant. Je ne peux pas détacher mon regard d'*Elle*, d'ailleurs comment le pourrais-je ? Je n'ai pas de regard.

Je me réveille : toujours vivant ! C'est déjà ça. A présent, je vais ouvrir les yeux et savoir si, par le hasard le plus fou, je peux voir ne serait-ce qu'une bribe de couleur... Je les ouvre doucement, sans trop y croire, mais quand même un peu…
Mais non, rien, strictement rien, pas la moindre nuance de noir un peu plus clair, pas le moindre espoir de *la* revoir un jour… *« Tu t'attendais à quoi, mon vieux ? T'as plus de fièvre, c'est fini, t'es retourné à ton état normal… Tu aurais préféré mourir ? »* Et voilà, encore une journée normale m'attend, la 5 428ème journée noire depuis ma naissance.
*« Eh, j'ai oublié l'essentiel… »* J'ai quand même failli passer de l'autre côté, celui ou plus rien ne bouge *(à part les vers qui dévorent votre cadavre)*. J'appelle Maman pour lui dire que je vais mieux. Mais aucun son ne sort de ma bouche. Je réessaie mais rien n'y fait. Seule ma gorge frémit. Pourtant Maman arrive puisque je sens bientôt ses bras

m’entourer affectueusement. Maman est-elle un fantôme ? Elle n’a pas fait un seul bruit en ouvrant la porte...

Je ne comprends pas, ou plutôt n’ose pas comprendre. Mon cœur s’emballe. Dans ma tête, une petite voix l’a bien deviné, elle. Je ne veux pas l'écouter mais ne peux pas lutter bien longtemps :

*« Abel, tu es sourd ! »*

Une déflagration se propage à travers mon crâne.

-*Sourd ?*

-*Sourd. Tu n’entendras plus jamais le doux tintinnabulement des œufs dans leur boite, le roucoulement râpeux des tourterelles, le sifflement du vent froid dans les branches flexibles, le crissement craintif des criquets, les voix mélodieuses, rocailleuses, mystérieuses, de maman, mamie, sœurette, papa, papy...et surtout les envols de mélodies, les constellations de notes de Musique.* »

Sourd. Des larmes de silence se répandent abondamment et Maman me serre plus fort mais, si elle me parle, ses paroles ne sont qu’écho lointain perdu dans les volutes de l’espace.

Lorsque Maman m’a lâché, je me suis laissé tomber à terre, comme une vieille serpillière trop usée. Mon front a heurté le carrelage froid. Mes jambes sont devenues amorphes. Mes bras n’ont plus bougé. La musique dans les oreilles, le monde aurait bien pu s’effondrer ; désormais, c’est moi qui m’effondre...

**Sanouk Jean-Karmazyn**